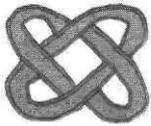


KITADI : UNE COLLECTION SUR L'ART AFRICAIN



par Sophie Curtil

La collection Kitadi du musée Dapper est ma réponse à une question qui m'a été souvent posée : la démarche de l'Art en Jeu serait-elle applicable à l'art non « moderne » ? Si l'on se place du point de vue de l'imaginaire, il n'y a pas de raison de regarder une œuvre d'art africain (datant de l'époque pré-coloniale) autrement qu'une œuvre d'art moderne. C'est d'ailleurs ce qu'ont fait les artistes modernes eux-mêmes, en trouvant dans cet art africain des résonances et des réponses à leurs préoccupations. Le résultat est très visible dans leurs œuvres, et il y a peu de différence entre le dessin d'un « n'tchak » kuba et certaines œuvres de Klee ou de Chillida, par exemple.

Ce regard est aussi celui proposé par les expositions et les éditions du musée Dapper. La collection Kitadi, que j'ai créée en 1991 à la demande du musée, s'inscrit donc parfaitement dans l'esprit du musée.

Sa démarche, comme celle de l'Art en Jeu, est basée sur la découverte progressive d'une œuvre, l'analyse du langage plastique et l'approche ludique.

Mais Kitadi s'écarte de l'Art en Jeu sur plusieurs points. Le premier est dû à des

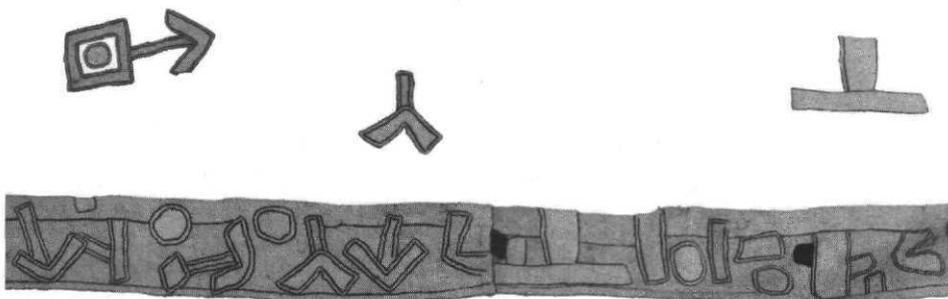
contraintes techniques : il est hors de question d'aller à Chicago ou à Mexico photographier sous tous ses angles telle statuette de Tchibinda qui a rejoint son musée d'attache. De leur passage au musée Dapper, il reste heureusement d'excellentes photos des œuvres, mais souvent prises sous un seul angle, ce qui est pour l'auteur une restriction supplémentaire. L'œuvre partie, la photo est bien souvent l'unique référence et c'est alors un bout de papier imprimé qui est source d'inspiration. Voilà donc l'occasion de mettre en pratique l'un des postulats de l'Art en Jeu : l'image peut faire rêver, elle peut provoquer un choc, transmettre une émotion. Regarder une image, voilà mon principal travail, regarder jusqu'à ce que je voie. L'art africain, si divers dans ses formes, m'attire par sa rigueur, sa clarté et sa puissance. Mais aussi par cette façon qui lui est propre de toucher à l'essence de l'humanité. Il est impossible de regarder telle cuiller sénoufo sans voir, sous la plénitude de son cuilleron, la planète terre qui nous nourrit. De regarder ce singe n'kisi, fétiche à clous du Congo, sans voir sous la peau du singe le regard de l'homme. L'art

africain exprime l'universel avec une telle force que l'émotion du spectateur est immédiate pour autant qu'il regarde comme un enfant. Les contraintes techniques restreignant le choix des œuvres ont pu être heureusement compensées par un élargissement qui me parut rapidement nécessaire, et qui différencie encore Kitadi de l'Art en Jeu. Il n'y a pas une statuette de Tchibinda, mais trois, quatre ou sans doute beaucoup plus, représentant ce héros chasseur selon le même schéma, dans la même position. Chaque sculpture est unique, les artistes s'adaptant avec une grande liberté à un même schéma transmis par la tradition. Mais il serait dommage de ne pas confronter deux ou trois de ces œuvres pour voir, justement, en quoi elles sont semblables et en quoi elles se différencient. C'est le but du jeu, à base de découpages, proposé dans le livre *Tchibinda*. Ce principe de confrontations, repris dans tous les livres – à l'exception de *N'tchak*, pagne fait de huit lés qui sont chacun si différents qu'ils pourraient constituer huit œuvres s'enchaînant – est même élargi dans *Masque vouvi, masque boa*, à deux œuvres ne reposant pas sur un même schéma.

Le rôle du texte accompagnant l'image, guidant le regard, proposant des métaphores, invitant à jouer, est de même nature que dans l'Art en Jeu. Mais dans certains livres

apparaît un conte ou une légende insérée dans le déroulement de « l'action ». Si la légende de Tchibinda a franchi des siècles de tradition orale, pourquoi s'en priver afin d'éclairer ce personnage mythique exprimé, aussi, par la sculpture ? La culture africaine se manifeste autant par l'expression orale que par l'expression plastique. Mais, prudemment, pour que la légende ne vienne pas occulter la découverte visuelle de la sculpture, j'ai préféré l'intercaler dans le milieu du livre sur une ou deux doubles-pages sans images. La collection Kitadi n'est pas une collection d'histoires illustrées... le conte est parallèle à l'approche de l'œuvre, et sa présence n'est justifiée que si elle enrichit le regard sur un objet.

Les dernières pages des livres sont, elles, consacrées à l'information : sur l'usage des objets, sur la technique des artistes, sur la géographie. Succincts, ces repères ne sont là que pour répondre aux quelques questions que tout le monde finit par se poser en regardant les œuvres : à quoi ont-elles servi, qui les a faites, comment, et d'où viennent-elles ? Il me paraît important d'entraîner le lecteur à ne pas recevoir tout de suite une réponse à ces questions, dans la mesure où il se les pose. Différer la réponse, c'est lui permettre de la trouver lui-même simplement en regardant. Car les réponses sont presque toutes contenues dans les œuvres. ■



in : *N'tchak*, musée Dapper.